Ami du Clergé du 8 juillet 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le mot du Pasteur. — XXXVII. *9e Dim. après la Pentecôte :* Respect et amour dans les églises, 337.
Pour la fête de sainte Anne. — I. La sainte éducatrice, 338. — II. Les devoirs relatifs à l'enfant, 339.
Les Saints Patrons. — *Sainte Marie-Madeleine, Patronne des repenties et des pénitents :* Elle est pour tous un modèle de conversion, 341. — *S. Christophe, Patron des voyageurs :* Le secret pour faire d'heureux voyages, 342.
Entretiens aux mères chrétiennes sur l'égoïsme. — I. Sa nature, 344. — II Ses sources, 345.
Pour une Adoration perpétuelle. — VI. La présence du Christ parmi nous, 346.
Allocutions pour des funérailles. — Supérieur de collège, aumônier de vieillards, 348.
Varia. — La paroisse : ses amis et ses ennemis, 351.

LE MOT DU PASTEUR

XXXVII

9e Dimanche après la Pentecôte

RESPECT ET AMOUR DANS LES ÉGLISES

Mes frères,

A travers une région déserte et sauvage, Notre-Seigneur et ses Apôtres revenaient à Jérusalem. Arrivés sur le versant occidental du mont des Oliviers, à leurs yeux apparaît la ville entière, avec, au premier plan, l'éblouissante vision du Temple, dans la blancheur immaculée des marbres et l'éclat resplendissant des ors.

Cette apparition fit une profonde impression sur le cœur de Jésus : Jérusalem qui avait été comblée de bénédictions et qui s'était montrée si ingrate ! Elle n'aimait plus le bon Dieu, ne le servait plus comme autrefois. Et allant droit au Temple, il en chasse les vendeurs et les acheteurs, renverse leurs bureaux, leurs tables, leurs chaises, leurs marchandises, leur argent, leur disant : « Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une maison de trafic. »

Par là le Sauveur nous apprend le respect et l'amour avec lesquels nous devons nous comporter dans nos églises.

I. — *Respect*

Nous avons tous notre demeure, un chez-nous où nous habitons le plus souvent, où nous montrons qui nous sommes. Depuis que le Fils de Dieu s'est fait homme, lui aussi a voulu avoir une demeure à lui, où il accueillerait de préférence les prières de ses créatures, où il ferait la distribution de ses faveurs : ce sont les églises.

M. f., parcourez l'univers, vous en rencontrerez partout, dans les plaines, au fond des vallées, au flancs des montagnes, sur le bord des mers, sous toutes les zones et chez tous les peuples. Et dans ces églises Jésus-Christ habite corporellement. De fait, ouvrez le tabernacle : vous y trouverez l'Hostie consacrée. Or, là où est l'Hostie consacrée, là est le corps et l'âme de Jésus-Christ ; là où est Jésus-Christ, là est le Fils de Dieu ; là où est le Fils de Dieu, là est Dieu.

Oui, faites ici réflexion ; songez un instant que vous êtes dans la maison de Dieu. Sous ces voûtes réside Celui qui soutient le ciel de son bras et de deux doigts de sa main la terre, comme un jouet suspendu dans l'espace, Celui qui donne la vie et la mort, Celui qui gouverne les peuples, les conserve et les anéantit : il réside au tabernacle et vous êtes en sa présence.

Pour lors, soyez dans l'église pleins de respect. Et cependant, bien souvent, que de négligences, que d'irrévérences ! Certains s'y tiennent en simples curieux; les mains derrière le dos, ils se contentent d'admirer le génie de l'architecte, sans penser au Dieu que les murs abritent. D'autres craignent de s'humilier en se signant d'eau bénite, en ayant un livre à la main, en fléchissant le genou. D'autres, jusqu'au pied des autels, cherchent à satisfaire leur vanité.

Un jour, Moïse, occupé à garder les troupeaux de son beau-père au désert de Madian, vit un buisson d'où jaillissaient des flammes et qui ne se consumait pas. Il s'approcha pour se rendre compte de ce fait extraordinaire. Soudain une voix sortit du milieu du buisson et lui dit : « Moïse, n'approche pas davantage ; ôte tes chaussures, car le lieu sur lequel tu te trouves est saint. »

Vous aussi, m. f., ne franchissez pas le seuil de votre église sans donner à l'Hôte invisible qui l'habite, des marques de votre respect ; comme au désert de Madian, Dieu est là.

Ce respect doit d'abord consister dans le silence ; alors même que l'office est terminé, l'église n'est pas un lieu où l'on puisse traiter de ses affaires ni de ses plaisirs.

Ce respect doit ensuite s'affirmer par le recueillement : l'église n'est pas une place publique ou un lieu de curiosité. Agenouillez-vous dévotement, à votre place, dirigez vos yeux et votre cœur vers l'autel, et, comme Moïse ôta ses chaussures, ôtez toute pensée étrangère à la grande pensée qui doit s'imposer à votre foi : Dieu est là.

II. — *Amour*

Mais ce n'est pas tout : dans l'église, excitez-vous à de vifs sentiments d'amour envers Dieu. Car Dieu se plaît, surtout en ce lieu, à épancher sur vous sa tendresse et ses bienfaits : « Mes yeux seront ouverts et mes oreilles tendues aux prières de ceux qui m'invoqueront dans ce lieu. Car j'ai choisi ce sanctuaire, je l'ai sanctifié, afin que mon nom y demeure éternellement, afin que mes yeux et mon cœur y restent pour les siècles. » (II Paral., VII).

En effet, vous avez besoin de vérité. Or, à l'église la vérité tombe dans vos âmes du haut de la chaire. Par la voix du prêtre, Dieu vous dit le secret de votre existence et de votre destinée.

Vous avez besoin de renouer votre amitié avec Dieu. Or, à l'église, au tribunal de la pénitence, Dieu attend sans cesse le pécheur, comme Jésus attendait la Samaritaine sur le puits de Jacob. Et quand, humiliés de vos aveux, vous baissez la tête dans le repentir, le sang du Sauveur mort sur la croix pour vos péchés lave vos souillures ; vous vous relevez purifiés, deux fois heureux, heureux du pardon reçu et de l'amitié divine reconquise.

Vous avez besoin de faire vivre vos âmes de la vie surnaturelle. Or, à l'église, à la table eucharistique, Dieu se donne à vous en nourriture ; et, en se donnant à vous, il vous communique sa grâce en abondance, grâce qui devient tour à tour, selon vos besoins, lumière, force, consolation, joie.

« O Seigneur, notre Dieu, que de charmes ont pour nous les temples que vous habitez ! » (Ps. LXXXIII, 2). Hélas ! dans le désarroi actuel des esprits, cela est bien ignoré. Le courtisan s'empresse auprès du souverain à qui il veut faire sa cour ; l'ami voudrait sans cesse jouir de la présence de son ami ; le pauvre passe ses plus doux moments à la porte du riche généreux ; l'enfant vertueux prend plaisir en compagnie de son père et de sa mère.

Or, m. f., dans l'église, Dieu est particulièrement le plus libéral des princes, le meilleur des amis, le bienfaiteur le plus dévoué, le père le plus aimant. Et vous négligez de vous confondre en témoignages d'amour !

M. f., que tantôt vos sentiments d'amour pour Dieu s'expriment par l'adoration, la louange, la reconnaissance et l'action de grâces ! Que tantôt ils s'épanouissent en ardents désirs, en souhaits passionnés, en appels confiants, en prières ferventes ! Qu'ils s'exhalent, d'autres fois, en repentirs sincères, en regrets amers, en contrition profonde, en résolutions énergiques !

* *

A l'église, m. f., soyez pleins de respect et d'amour ; ne soyez pas de ceux qui ont perdu la perception, la préoccupation, le sentiment des choses religieuses.

Ainsi vous mériterez d'être un jour reçus par le bon Dieu dans le ciel, pour le voir et l'aimer pendant l'éternité.

POUR LA FETE DE SAINTE ANNE

I

LA SAINTE EDUCATRICE

Mesdames,

1. Dieu n'improvise rien, encore qu'il le puisse. Comme créateur des mondes et père des âmes, il prépare tout de longue main. En formant Adam, nous dit Tertullien, il songeait au Christ, le plus noble des fils d'Adam ; en conduisant le peuple juif pendant plus de vingt siècles de son histoire, en le mettant à part dans ses prédilections, en lui donnant plus de lumières sur Dieu, en l'instruisant, en le redressant par ses merveilleux prophètes, en lui proposant des exemples de sainteté toujours plus élevée, il traçait les avenues qui aboutissent au Christ.

Plus le temps approche de la venue du Messie, plus les lumières sont intenses, plus puissantes se font les grâces, surtout en faveur des membres de la famille humaine de son Fils. Ne trouvez-vous pas qu'il est digne de Dieu que la source se purifie au moment où son flot va se mêler à la vie divine ?

Ceci déjà, à défaut des données de l'histoire, nous éclaire sur la sainteté de la vénérable aïeule de Jésus, sainte Anne, votre Patronne.

2. Mais il y a plus qu'une question de haute convenance : c'est une éducation, une formation d'âme — et de quelle âme ! — qui est en jeu.

J'entends bien que seul le Créateur forme nos âmes et que pour créer l'âme de sa Mère il se soit recueilli plus profondément, et qu'il ait produit un chef-d'œuvre où sa puissance et son amour ont porté au plus haut degré leur expression. Lui seul pouvait la préserver de la tache originelle qui atteint tous les hommes. Lui seul pouvait mettre dans cette âme cette plénitude débordante de grâces par où Marie l'emporte sur tous les saints et tous les anges.

Mais si Dieu dépasse volontiers les grâces extérieures qui viennent du milieu familial, de règle générale il ne s'en passe guère, surtout s'il s'agit d'une âme immaculée et parfaite dès le premier instant.

Vous savez, Mesdames, mais vous ne saurez jamais assez, tout le pouvoir prestigieux d'une mère aimante, attentive, religieuse, sur l'âme de son enfant. Mesurez par là encore le degré de sainteté de la mère de la T. S. Vierge.

Ce n'est pas seulement l'enveloppe corporelle, pur et digne tabernacle de Dieu, qu'elle est chargée de former : avec son sang, c'est tout son tempérament moral qu'elle transmet à Marie. Dieu, sans doute, a pourvu par le privilège de l'Immaculée Conception à la paix de cette âme et de cette chair virginale, que les révoltes de la nature ne viendront pas effleurer. Mais ne fallait-il pas qu'en elle les prédispositions héréditaires fussent en parfait équilibre et présentent comme une matière capable d'être travaillée par l'action unique de l'Esprit-Saint ?

Vous savez bien que ceci n'est que le début de la maternité, et qu'à la naissance seulement commence le rôle vraiment actif de la mère : mieux que son berceau, c'est tout le milieu moral du foyer qu'elle prépare à son enfant. Et si elle le veut, — et elle doit le vouloir, si elle est une mère véritable, — par ses regards, par ses caresses, par ses réprimandes, par ses larmes, c'est le meilleur de son âme à elle qu'elle fera passer, jour par jour, dans l'âme encore passive de son enfant.

Peut-être vous est-il arrivé, comme à votre pasteur, de souffrir à voir certaines mères rabaisser l'âme de leur enfant au contact de la leur. Risquons une supposition révoltante et qui par contraste fera mieux sentir tout ce que devait être sainte Anne : voit-on bien l'âme d'un futur élève du sanctuaire ou d'une vierge du Seigneur aux mains d'une mère adonnée à la boisson ou au vice ? — Au contraire, votre expérience vous le dit, tout ce qu'il y a de délicatesse et d'élévation de sentiments, d'oubli de soi, d'énergie persévérante et de pur dévouement dans une âme bien née, à qui le doit-elle, sinon aux exemples muets, mais d'une discrétion si parlante, si touchante, aux remarques, aux exhortations décisives d'une mère ? Et si Marie s'est tenue, par sa fidélité à la grâce, toujours à la hauteur des miséricordes, des choix et des volontés du Dieu très saint, qui donc lui a appris cette correspondance, cette religion, ce service empressé, sinon sa mère, sainte Anne ? Qui donc l'a formée à s'oublier et à se donner, à se dévouer sans réserve aux intérêts supérieurs des âmes en péril, qui a pétri son âme de compassion tendre et de bonté aimante, sinon sa mère ? Voilà, Mesdames, quelque idée de ce que nous devons à sainte Anne.

* *

Mesdames, Dieu a besoin de prêtres, de religieuses, de chrétiens d'élite qui marchent en avant par l'exemple et le dévouement. Qui donc veillera sur l'éclosion et la croissance de ces frêles semences qu'il

a jetées dans les tendres âmes de la jeunesse ? Elles se développeront et se multiplieront si les mères chrétiennes sont fidèles à écouter et à faire écouter la voix de Dieu. Ces semences divines périront étouffées, à peine écloses, si l'atmosphère familiale créée par la mère est faite d'égoïsme et de terre-à-terre intéressé et matérialiste.

Ainsi votre pouvoir est grand : après S. Pierre, après le prêtre, — avant lui dans le temps, — vous avez pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel à des quantités d'âmes qui attendent de vous leur salut.

Puisse sainte Anne vous inspirer mieux que le sens craintif de vos responsabilités, l'amour religieux, zélé ! Plus vous vous donnerez à votre tâche, plus vous serez heureuses. Joignez votre prière à la sienne, si puissante sur le cœur de sa Fille. C'est en sauvant les autres par l'exemple, l'intercession, l'immolation, que vous vous sauverez vous-mêmes. Ainsi soit-il.

II

LES DEVOIRS RELATIFS A L'ENFANT

Mes frères,

Nous célébrons demain la fête de sainte Anne. Cette grande sainte a plusieurs titres à notre dévotion. D'abord elle est la mère de la T. S. Vierge ; ensuite elle est le modèle des vertus familiales ; mais surtout elle est la Patronne de toutes les mères chrétiennes. Une admirable leçon se dégage de sa vie : elle a désiré de toute son âme et appelé de toute la force de ses prières l'enfant bénie que Dieu lui donna ; elle sut l'accueillir avec joie, et enfin, troisième mérite, elle sut s'oublier pour laisser à Dieu l'entière disposition de celle qui était toute sa joie et toute sa vie.

I. — *Le désir de l'enfant*

Une tradition nous rapporte que Joachim et sa sainte épouse étaient déjà avancés en âge quand Dieu répondit à leurs plus ardents désirs en leur donnant une enfant. Chez les Juifs, en effet, on considérait comme frappé d'une malédiction divine le foyer sans enfant ; c'était un honneur envié, au contraire, de posséder une famille nombreuse ; aussi les patriarches étaient-ils entourés de respect et de vénération ; c'étaient autant de petits rois, maîtres en leur tribu familiale.

Cependant, il arrivait que Dieu refusât, pendant un temps du moins, cet honneur et cette joie, et ne cédât qu'à la persévérance et à la ferveur dans la prière. Ce fut le cas pour la mère de Samuel, Anne, l'épouse d'Elcana, et pour sainte Anne, l'épouse de S. Joachim.

Heureux temps et heureuses âmes ! Combien les choses ont changé aujourd'hui !

Autrefois, on considérait l'état du mariage comme une vocation, et ceux qui ne se sentaient pas appelés à une vie plus haute s'y préparaient avec le plus grand soin. Ils comprenaient en effet, — et l'éducation reçue au foyer paternel les y aidait, — combien grande et noble était la tâche des époux. Et dans leur attente, dans leur préparation de jeunesse, tout, on peut le dire, tendait vers l'enfant à venir.

Pour lui, les luttes de la vertu contre la passion et le mal, du devoir contre le plaisir. On voulait garder intacte sa santé pour transmettre à l'enfant un sang pur et généreux, un corps sain et fort. On voulait garder son âme de toute dégradation morale, pour lui éviter toute tare, toute bassesse, toute propension mauvaise. On voulait garder son cœur pur, pour l'aimer d'un amour fidèle et lui réserver l'exemple et la douceur d'une amitié conjugale indéfectible. Pour l'enfant, cet amour mutuel et chrétien que rien ne devait entamer ni blesser ; pour lui, l'union sainte que rien ne pouvait briser, afin que toujours il eût, penchés sur sa jeunesse, ces deux amours : l'amour ferme et généreux du père, l'amour tendre et délicat de la mère.

Pour l'enfant encore une jeunesse sérieuse et habituée au travail, ennemie des folles dépenses et des plaisirs coûteux, modeste en toutes choses. Il fallait en effet songer au futur foyer et, par l'économie d'une part, par un sage métier ou gagne-pain d'autre part, se mettre en mesure d'accueillir et d'élever l'enfant. Pour lui encore cette vie austère et de dur labeur qui préparait au sacrifice, aux veilles, aux renoncements qu'impose le petit enfant.

Ce travail patient et continu, qui prenait toute l'âme, tout le cœur, toute la vie pour les faire converger vers l'enfant, développait nécessairement dans les âmes la vraie notion du mariage ; et comme on ne vivait que pour l'enfant, comme on avait d'avance tout préparé pour lui, comme on ne se figurait la vie de famille qu'avec lui et par lui, il n'était point à craindre qu'on retardât sa venue.

Mais l'éducation d'aujourd'hui, et les habitudes de la vie moderne, ne préparent plus les âmes au mariage chrétien ; et trop souvent l'enfant n'est plus qu'une gêne qu'on écarte le plus possible.

Jeunes gens et vous surtout, jeunes filles, revenez à l'école des saints, à l'école des ancêtres, à l'école du sacrifice et de la vertu ; sachez que le mariage est une vocation très haute et une grande mission ; et songez à vous y préparer de loin, à la lumière de la foi, et avec l'aide de la grâce divine.

II. — *L'accueil à l'enfant*

On devine aisément quelle joie fut au cœur de sainte Anne quand Dieu exauça son plus cher désir et qu'elle put presser dans ses bras, couvrir de ses caresse l'enfant qui devait être appelée à une si haute destinée. Dieu consolait sa vieillesse, il comblait de lumière et de joie le foyer longtemps désert ; comme son illustre devancière portant son nom, sainte Anne dut chanter son allégresse et sa reconnaissance : « Mon âme s'est émue de joie, en Dieu mon sauveur... Nul n'est fort et puissant comme notre Dieu... Par lui, les armes des grands ont été brisées, les humbles et les petits ont été remplis de force, les riches ont dû se mettre au travail pour gagner leur vie, et ceux qui souffraient de la faim ont été rassasiés, celle qui était stérile a donné le jour à des fils. » (I Reg., II, 1-10).

Il faut avouer, il est vrai, qu'aujourd'hui encore les époux redoutent de vieillir seuls et sans enfants ; on craint d'être un jour, à l'âge de la vieillesse et de la maladie, sans aide et sans soutien ; on craint la solitude où devrait se trouver le survivant, après le décès d'un des deux ; et surtout peut-être, on appréhende de n'avoir personne à aimer et de n'être aimé de personne.

Alors on veut bien d'un enfant au foyer familial ; en général après plusieurs années de mariage. Il sera toujours temps quand on aura besoin de lui, soit pour faire trêve à la monotonie des jours, soit

pour resserrer des liens d'amitié conjugale qui se relâchent un peu, soit pour se donner un but de travail plus sérieux que le simple plaisir, la simple jouissance à deux. En attendant, c'est la douceur de l'égoïsme, la tranquillité, la liberté, que l'enfant n'a pas le droit de venir troubler. Laissez-moi vous dire tout simplement, m. f., que c'est le renversement des rôles : l'enfant devient alors le jouet dont on s'amuse, le trésor dont on est fier, la tendresse dont on jouit ; ce ne sont plus les parents qui sont au service de sa vie, de son éducation, c'est lui qui est tout entier au service de leur égoïsme, de leurs caprices, de leur intérêt.

L'enfant sera donc un jour accueilli au foyer qui aujourd'hui se fonde, mais plus tard, beaucoup plus tard... Et quand il sera là, tout sera parfait : défense sera faite à un second de venir partager avec lui la tendresse de ses parents ; et si quelque surprise venait à troubler des plans si bien calculés, on accueillerait sans joie celui qui aurait la malchance de s'imposer ainsi. Le premier avait sa raison d'être et son rôle à jouer, mais le second n'est qu'un gêneur et un indésiré.

Et pour barrer ainsi la route de la vie à des êtres innocents, quels prétextes n'a-t-on pas inventés ! C'est la santé de la mère qu'il faut à tout prix sauvegarder ; ce sont les maigres ressources du foyer ; c'est l'ambition de faire à l'enfant premier-né une situation qui le mette à l'abri des austérités qu'on a connues soi-même. Comme si Dieu n'était pas le maître des vies humaines, pouvant tout aussi bien frapper de mort celle qui se confie dans ses précautions, et sauver la mère courageuse qui fait son devoir ! Comme si Dieu, qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt les lis des champs, ne pouvait assurer aux enfants le pain quotidien ! Comme si la simplicité et l'austérité n'étaient pas la meilleure école où se forment les âmes et les caractères, les hommes et les saints !

Et, chose monstrueuse, voilà deux êtres qui ont reçu la vie, qui ne sont unis l'un à l'autre que pour transmettre le don précieux qui leur a été remis ; et voilà ces deux êtres qui ne se perpétuent que par un seul, l'un des deux seulement se trouve remplacé. Que leur exemple se généralise, et au bout de cinq générations le genre humain se trouvera réduit de 97 0/0, c'est-à-dire que ce serait en quelques siècles la mort de l'humanité.

Et pourtant Dieu n'avait institué le mariage, dès l'origine du monde, qu'en donnant au premier couple humain cette loi essentielle : « Croissez et multipliez-vous. » (Gen., I, 22, 28).

III. — *Le sacrifice de l'enfant*

Sainte Anne, comblée de joie à la naissance de Marie, devait bientôt comprendre que cette enfant ne lui était que prêtée. Dieu ayant sur elle des desseins merveilleux, et l'appel de la grâce étant entendu et compris de son âme lumineuse, Marie se donnait à Dieu dès l'âge de trois ans. Elle quittait alors la douceur du foyer familial, elle s'arrachait à la tendresse de ses parents pour aller s'enfermer au Temple de Jérusalem ; elle se consacrait entièrement au silence et à la retraite, à la prière et au service de Dieu. Que le cœur de sainte Anne ait été douloureusement frappé, il n'y a pas de doute ; mais elle acquiesça sans se plaindre à la volonté divine.

Et voilà encore ce qu'on ne comprend plus de nos jours : les vocations sacerdotales et religieuses. Autrefois on les désirait et on les demandait à Dieu ; aujourd'hui on les redoute et on les combat.

L'enfant unique n'ayant été admis que par intérêt, il est de toute évidence qu'on ne va pas le sacrifier à Dieu. D'abord, parce qu'on compte sur lui et qu'on a besoin de lui ; ensuite, parce qu'en attendant ses services, on tient à sa présence et à sa tendresse. Et puis, on fait pour lui bien des rêves qui ne concordent guère avec une vocation ; les gâteries et les fantaisies qu'on lui passe n'ont pas formé son caractère ; enfin les parents songent peut-être, malgré leur égoïsme, à s'assurer des petits-enfants. Non, sauf rare exception, ce n'est pas dans de telles familles que Dieu trouvera des vocations.

Ceux qui doivent tant aux prêtres, prédicateurs de la vérité, maîtres d'éducation, ministres des sacrements, aux prières et aux pénitences des religieux, aux services des sœurs infirmières ou éducatrices, ne donnent rien en retour. Et comment feraient-ils, puisqu'ils n'ont qu'un enfant ? Ils devraient comprendre que le minimum dans un foyer, c'est trois enfants : deux pour remplacer le père et la mère, le troisième à la disposition de Dieu. Sans doute, Dieu demandera des comptes à ceux qui n'ont pas voulu comprendre.

Mais, hélas ! il n'y a pas que les fils uniques que l'on dispute à Dieu, et cela même dans des familles chrétiennes, ou du moins qui ont encore cette réputation. L'égoïsme l'emporte sur la foi ; ces enfants qu'on ne désirait peut-être pas, qu'on accueillait à regret, on les a nourris, élevés, ils ont grandi ; maintenant ils rendent service et l'on s'est accoutumé à leur présence comme à leur affection ; on ne veut plus s'en séparer, même pour les donner à Dieu et les mettre au service de la charité.

De sorte que l'on combat sournoisement une vocation possible ou naissante ; sous couleur de l'éprouver pour en connaître la sincérité et pour la fortifier, on la place dans des situations ou difficultés qui normalement doivent l'étouffer. Par contre, on ne fait rien qui puisse aider les désirs et aspirations de l'enfant. Erreur manifeste, sinon malice, quand on songe que la vocation est une plante délicate et fragile qui, pour vivre, a besoin d'attentions et de soins. Et quand Dieu parfois triomphe malgré les calculs humains, alors on se dresse ouvertement contre lui, on fait les pires menaces, et parfois on rejette avec colère celui dont le seul crime est d'avoir aimé Dieu plus que sa famille.

L'égoïsme humain ne se contente pas de nuire aux vocations religieuses et de résister à l'appel de Dieu : il fait encore opposition à la formation et à l'éducation chrétiennes : on passe sur les caprices de l'enfant pour éviter ses colères et garder ses sourires et ses caresses ; on cède aux exigences du jeune homme, de la jeune fille, pour avoir la paix ; on refuse leur adhésion aux œuvres de persévérance ou du moins on n'y tient pas la main, sous prétexte de services à rendre, et ainsi non seulement on ne prépare pas des vocations religieuses, mais on ne forme même pas des âmes chrétiennes. Et voilà comment l'égoïsme humain dispute à Dieu l'enfant, oubliant les droits sacrés que le Créateur garde évidemment sur toute créature.

* *

Puissent ces quelques paroles, m. f., et la prière avec la protection de sainte Anne ouvrir vos âmes à la lumière ! Puissiez-vous mieux comprendre com-

ment il faut désirer l'enfant, l'accueillir volontiers et en laisser à Dieu la libre disposition. Dans ce triple devoir est résumée la tâche magnifique des époux, véritable sacerdoce qui prend toute l'âme et toute la vie ; puissiez-vous en comprendre toute la grandeur, en réaliser tout le programme, en sentir toute la joie et en recevoir toute la récompense ! Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

Sainte Marie-Madeleine,
Patronne des repenties et des pénitents
(22 juillet)

ELLE EST POUR TOUS UN MODÈLE DE CONVERSION

Mes frères,

L'iconographie chrétienne représente habituellement sainte Marie-Madeleine sous les traits d'une femme aux épaules recouvertes par ses longs cheveux dénoués, agenouillée au pied d'une croix et méditant devant une tête de mort. C'est bien l'attitude qui convient à cette sainte, qui ne s'est jamais consolée des péchés de sa jeunesse et continua de les pleurer et de les expier jusqu'à la fin de sa vie. A son exemple, espérons dans la miséricorde divine, quelles que soient nos fautes, et apprenons de l'illustre pénitente à les regretter et à les expier.

I

Si l'on en croit une tradition recueillie par l'archevêque de Florence S. Antonin, les parents de Marie-Madeleine étaient de riches propriétaires juifs, qui avaient du bien à Jérusalem, à Béthanie et en Galilée. Elle était encore jeune lorsque Dieu les rappela à lui, et quoiqu'elle eût un frère, Lazare, et une sœur, Marthe, avec qui elle aurait pu continuer de vivre en famille, elle se retira en Galilée, au château de Magdala, ce qui lui valut son surnom de Madeleine. Pourquoi voulut-elle aller habiter en cette propriété dont elle avait hérité sans doute, mais loin des siens ? Il n'est peut-être pas téméraire de penser que c'était pour y être plus libre et pouvoir vivre à sa guise, au gré de ses caprices, et sans entendre les reproches charitables, mais importuns, que son frère et sa sœur n'auraient pas manqué de lui faire. Là, grâce à sa fortune, elle put satisfaire son amour pour les parures, les bijoux et les parfums, fréquenter les compagnies mondaines, même les plus compromettantes, prendre part aux divertissements à la mode, et s'engager dans des liaisons si scandaleuses qu'on ne tarda pas à la considérer comme une pécheresse publique.

Or, pendant que Madeleine menait cette vie coupable, Jésus avait commencé sa vie publique et parcourait la Judée et la Galilée, semant partout les miracles, prêchant à tous l'évangile du salut, en particulier ses merveilleuses paraboles de la miséricorde. Madeleine eut-elle occasion d'en entendre quelques-unes, celle de l'enfant prodigue par exemple ? Fut-elle témoin de quelques-uns de ces prodiges qui révélaient si bien la bonté du Cœur de Jésus ? Toujours est-il qu'elle commença de rentrer en elle-même et de réfléchir sur sa conduite coupable. Les plaisirs où elle s'était plongée à corps perdu espérant y trouver le bonheur, ne lui avaient procuré que fatigues et dégoût. Se sentant l'objet de la réprobation générale, elle se faisait honte à elle-même. Aussi voyant Notre-Seigneur si bon pour les pauvres pécheurs, l'entendant les appeler à lui pour leur pardonner, elle se dit comme le prodigue : « Je me lèverai et j'irai à mon père et je lui dirai : J'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelée votre enfant. »

M. f., ils sont nombreux aujourd'hui ceux et celles qui, comme Madeleine, veulent vivre leur vie et se livrent au plaisir sans souci de leur santé, de leur honneur, de leur réputation, et surtout sans souci de leur salut. Y trouveront-ils le bonheur ? Pas plus que ne le trouva Madeleine, et la preuve, c'est que beaucoup estiment une pareille vie, qui ne leur a procuré qu'amertumes et déceptions, tellement insupportable qu'ils y mettent fin par le suicide.

Ah ! ayant imité les égarements de notre sainte, qu'ils feraient mieux de l'imiter en écoutant comme elle les miséricordieux appels de Dieu ! Il leur suffirait d'entrer dans une église pour entendre Jésus, par la bouche de ses ministres, leur dire aujourd'hui comme autrefois : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous consolerai ; venez à moi, vous tous qui êtes fatigués de votre vie coupable, et je vous soulagerai ! »

II

Madeleine n'a pas plus tôt entendu l'appel de la grâce qu'elle y répond sans tarder. Et voyez avec quelle générosité elle le fait. Ses fautes ont été publiques ; elle veut que sa pénitence et son repentir le soient aussi. Ayant appris que Jésus avait accepté de prendre son repas chez un pharisien du nom de Simon, elle s'y rend avec un vase d'albâtre rempli de parfum. Outre les invités qui sont nombreux, il y a là une foule de curieux, venus, selon l'usage d'Orient, admirer l'ordonnance du festin et écouter les conversations qui seront échangées entre les convives. Madeleine s'en réjouit, parce que l'humiliation que va lui causer sa démarche sera plus grande, et plus grande aussi la réparation des scandales qu'elle a donnés.

Sans prendre garde aux autres personnes présentes, elle va droit au Sauveur, se jette à ses pieds, les arrose de ses larmes, puis dénouant ses cheveux, ces longs cheveux dont elle était si fière, elle s'en sert pour essuyer les pieds du divin Maître, sur lesquels elle a répandu son parfum.

Le pharisien, et sans doute aussi toute l'assistance, qui ne comprend rien à cette scène, murmure intérieurement contre l'audace de cette pécheresse et contre Jésus qui la tolère à ses pieds. Mais qu'importe à Madeleine ! Comme elle se trouve récompensée de son courage et de son humilité, en entendant Jésus prendre sa défense et l'assurer du pardon : « Ses péchés, nombreux, lui sont remis, dit-il à Simon, parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Luc, VII, 37-50). Sa contrition parfaite lui a mérité la rémission de ses fautes.

Cet amour surnaturel qui a fait oublier au divin Maître toutes les faiblesses de Madeleine, celle-ci ne va plus cesser de le lui témoigner, en reconnaissance du pardon accordé avec tant de miséricorde. Elle va remplacer par une vie simple, pénitente et toute de bonnes œuvres, la vie de luxe, de vanité, de dissipation et de péché qu'elle menait précédemment. Elle se joint aux saintes femmes qui suivent le Sauveur pour écouter ses enseignements et le ser-

vir, lui et ses apôtres. A Béthanie, où elle a rejoint Marthe et Lazare, elle est heureuse de lui offrir l'hospitalité et de jouir de ses entretiens. Elle le suit au Calvaire et assiste éplorée à sa longue et douloureuse agonie. Enfin, elle sera la plus empressée à venir compléter l'embaumement de son corps au matin de Pâques, et Notre-Seigneur l'en récompensera en la favorisant de la première de ses apparitions.

M. f., voulons-nous, comme Madeleine, obtenir le pardon de nos fautes, si graves et si nombreuses soient-elles ? Faisons comme elle : allons nous jeter aux pieds de Jésus en la personne de son prêtre, et faisons-lui l'aveu de nos misères. Ne nous laissons pas arrêter par ce qu'il peut y avoir d'humiliant dans cette démarche, ni par les réflexions de ceux qui seront les témoins de notre conversion. Ah ! que l'amitié de Dieu, la paix de la conscience et l'estime du prochain que nous recouvrerons ainsi nous récompenseront amplement de notre courageuse confession !

III

Il est raconté dans les Actes des apôtres (VIII, 1) qu'après le martyre de S. Etienne, les Juifs persécutèrent tellement les premiers chrétiens que ceux-ci durent quitter Jérusalem, où il ne resta plus que les apôtres. Il est probable que Madeleine retourna quelque temps à Magdala en Galilée, avec son frère Lazare et sa sœur. Par sa réserve, sa modestie et sa piété elle édifia certainement le pays plus encore qu'elle ne l'avait jadis scandalisé par ses désordres.

Pensant que l'animosité des Juifs contre les disciples de Jésus était apaisée, ils revinrent à Jérusalem vers l'an 45. Mais Lazare, le ressuscité de Béthanie, était une preuve trop convaincante de la divinité du Sauveur que les Juifs avaient crucifié. Sa vue et celle de ses sœurs réveilla leurs remords, qui devinrent de la haine. N'osant les mettre à mort, ils se saisirent d'eux, de S. Maximin, l'un des soixante-douze disciples, et de Joseph d'Arimathie, et les jetèrent dans une mauvaise barque dépourvue de voiles, de rames et de gouvernail. Elle ne pouvait manquer, pensaient-ils, d'être la proie des flots avec ses passagers.

Ils comptaient sans le secours de Dieu. Conduite par lui, la barque vogua miraculeusement vers les côtes de Provence et vint aborder à Marseille, au grand étonnement des habitants. De même que ceux de Ninive avaient jadis accueilli Jonas comme un envoyé de Dieu, les habitants de la Provence accueillirent eux aussi nos exilés comme des envoyés du ciel. Ils prêtèrent une oreille bienveillante aux enseignements que leur apportaient les nouveaux venus et se convertirent nombreux à la religion chrétienne. S. Maximin devint évêque d'Aix, S. Lazare évêque de Marseille, et sainte Marthe fonda à Tarascon une communauté de vierges.

Quant à sainte Madeleine, toujours remplie d'aversion pour le monde qui lui avait été si funeste, elle se retira dans la solitude pour continuer d'y faire pénitence et d'y pleurer ses péchés. On montre encore dans l'église St-Victor de Marseille la grotte où elle séjourna tout d'abord. Mais bientôt elle la quitta pour se réfugier dans une caverne creusée au flanc d'une montagne, entre Marseille et Aix, et que les habitants du pays appellent *la Sainte Baume*. On dit qu'elle y passa trente ans dans la prière et la contemplation, et que l'heure de la récompense ayant enfin sonné pour elle, les anges la transportèrent à Aix dans une chapelle que S. Maximin avait fait bâtir. Elle y reçut le saint viatique des mains du pieux évêque, puis son âme s'étant détachée de son corps, elle s'en alla contempler au ciel Celui qu'elle avait offensé, sans doute, mais davantage encore aimé sur la terre.

M. f., sainte Marie-Madeleine est une preuve de ce dont est capable le repentir. De la pécheresse publique, de la femme scandaleuse qu'elle était, il a fait une sainte, une grande sainte dont le monde tout entier célèbre la fête. Ne nous décourageons donc pas ; si bas que nous soyons tombés, nous pouvons nous relever comme elle, et comme elle nous réhabiliter aux yeux de Dieu et des hommes. Si Dieu nous a préservés de chutes humiliantes, n'en tirons pas vanité : c'est à sa grâce que nous le devons. Surtout, ne nous en autorisons pas pour mépriser les infortunés pécheurs que nous pouvons rencontrer ; prions plutôt pour eux, aidons-les à sortir de leur malheureux état et à faire oublier par une vie édifiante et sainte leurs désordres passés. Ainsi soit-il.

Saint Christophe, Patron des voyageurs
(25 juillet)

LE SECRET POUR FAIRE D'HEUREUX VOYAGES

Mes frères,

La dévotion à S. Christophe s'est beaucoup répandue depuis quelques années. Bon nombre de sanctuaires qui lui sont dédiés sont devenus des lieux de pèlerinage où, au jour de sa fête, se rendent automobilistes et cyclistes, afin de solliciter pour leurs véhicules ses bénédictions et d'implorer pour eux-mêmes sa protection.

On voyage beaucoup aujourd'hui, et la rapidité des moyens de transport a multiplié les dangers qui guettent les voyageurs. Si, comme jadis, on marquait par une croix érigée au bord de la route les accidents mortels qui se produisent chaque jour, nos grandes voies de communication ressembleraient à de véritables chemins de croix comportant, hélas ! plus de quatorze stations, et certains carrefours particulièrement dangereux donneraient l'illusion d'un cimetière. Ces croix multiples seraient peut-être un meilleur rappel à la prudence que les signaux actuels, auxquels on ne prend pas toujours assez garde.

Quoi qu'il en soit, ces accidents auxquels n'échappent ni les grands ni les rois, font comprendre aux voyageurs le besoin qu'ils ont de protection, et cette protection ils la demandent à Dieu par l'intercession de S. Christophe. Voyons sur quoi cette dévotion est fondée et ce qu'il convient de faire pour que la protection de S. Christophe soit efficace.

I

On représente S. Christophe sous les traits d'un géant tenant à la main un palmier en guise de bâton, et portant un enfant sur ses épaules, qui ploient sous le fardeau. Ces détails sont inspirés de la légende d'après laquelle notre saint se serait mis, pour l'amour de Dieu, au service des voyageurs, afin de les transporter sur ses épaules d'un bord à l'autre du fleuve près duquel il avait établi sa cabane. Un jour, un enfant se présente, lui demandant à passer. Malgré la tempête, Christophe le prend sur son épaule, et, son bâton à la main, descend dans le

fleuve ; mais à mesure qu'il avance, l'enfant devient si lourd qu'il a peine à atteindre la rive opposée. « Que tu es pesant ! dit le saint à l'enfant ; il me semblait porter le monde ! — Ne t'en étonne pas, répond l'enfant, car tu portais Celui qui porte le monde et à qui tu as consacré ta vie en la personne des voyageurs. Comme preuve de ce que j'affirme, plante ton bâton près de ta cabane, et demain tu le verras changé en palmier. » C'est évidemment ce dévouement aux voyageurs qui leur a fait choisir S. Christophe comme patron.

Quelle créance faut-il ajouter à cette légende ? Je ne saurais le dire. Le fait qu'elle rapporte peut être parfaitement authentique, et nous trouvons dans la vie des Saints des prodiges tout aussi merveilleux.

Quoi qu'il en soit, S. Christophe est un personnage réellement historique. Cananéen d'origine et païen de religion, il fut d'abord soldat. L'histoire, s'accordant sur ce point avec la légende, affirme qu'il était de haute stature et d'un port majestueux. Il avait le visage agréable, les cheveux éclatants, et tant de grâce en tout ce qu'il faisait ou disait, qu'il gagnait facilement l'affection et la confiance de ceux qui le voyaient et l'entendaient. Tandis qu'il combattait contre les Perses sous les ordres du jeune empereur Gordien, puis sous l'empereur Philippe, il se convertit au christianisme. Non content d'avoir embrassé la vraie foi, il voulut la propager et se fit apôtre. Il évangélisa la Lycie et Dieu confirma par tant de miracles ses enseignements qu'il opéra beaucoup de conversions.

Au cours de la persécution déchaînée par l'empereur Dèce, il fut arrêté et jeté en prison. On voulut mettre à l'épreuve sa vertu en amenant près de lui deux courtisanes, mais il les convertit si bien que peu après elles moururent pour leur foi. On eut alors recours aux tourments : casque brûlant, gril ardent, huile bouillante, flèches le transperçant, rien ne fut épargné pour en faire un apostat. Tous ces supplices restant inutiles, le juge ordonna enfin de lui trancher la tête.

II

On dit qu'avant de recevoir le coup mortel, S. Christophe demanda à Dieu d'exaucer tous ceux qui imploreraient sa miséricorde par son intercession, et de préserver aussi de grêle et d'incendie, de peste et de famine, le lieu où son corps serait enterré.

Cette prière suffit à justifier la confiance que met l'Eglise, que mettent les voyageurs en particulier en S. Christophe. Mais il faut que cette confiance soit légitimée par une véritable dévotion envers lui. Beaucoup placent son image dans leur voiture en vue de s'assurer sa protection : c'est très bien. Mais cette protection leur sera assurée de façon bien plus certaine s'ils ont soin, chaque fois qu'ils montent en leur voiture et partent en voyage, de suivre la recommandation gravée au bas de ces images : « Regarde S. Christophe et va-t-en rassuré. » C'est la traduction abrégée de ces deux vers qu'on lit sur le socle des anciennes statues de notre Saint :

Christophori sancti faciem quicumque tuetur,
Illa nempe die non morte mala morietur.

« Celui qui regarde l'image de S. Christophe, celui-là est sûr de ne pas mourir ce jour-là de mauvaise mort. »

Que cette plaque de S. Christophe fixée à votre voiture ne soit donc pas un simple décor pour celle-ci ; qu'elle ne soit pas de votre part une sorte de talisman superstitieux dont la présence suffira à vous garantir de tout accident ; mais qu'elle soit pour vous une invitation à vous recommander intérieurement à S. Christophe chaque fois que vous partez en voyage. Regardez-la comme elle vous y invite, et dites à celui qu'elle représente : « S. Christophe, protégez-moi ! »

En même temps qu'à S. Christophe recommandez-vous à votre ange gardien, qui va faire route avec vous puisqu'il ne vous quitte jamais. Demandez-lui de faire pour vous ce que l'archange Raphaël fit pour le jeune Tobie au cours de son voyage en Médie : qu'il écarte de vous les dangers, qu'il vous préserve des accidents, et qu'après vous avoir fait accomplir un heureux voyage, il vous ramène sain et sauf en votre foyer.

Bien entendu, m. f., toutes ces prières et tous ces appels à la protection des saints ne doivent pas vous faire négliger les mesures de prudence qui s'imposent à tous les voyageurs, aujourd'hui surtout que la circulation est si intense. Piétons aussi bien qu'automobilistes ou cyclistes, observons exactement toutes les prescriptions du Code de la route ; c'est un devoir non seulement de charité, mais de justice. Les autres usagers de la route ont le droit d'y circuler tout comme nous. Par nos distractions ou notre impéritie, ne rendons pas cette circulation périlleuse et pour eux et pour nous. C'est en vain que nous demanderions à S. Christophe de nous préserver d'accidents, si nous courions follement au devant.

III

Toutefois, malgré nos prières et nos précautions, il peut se faire que nous soyons victimes d'accidents. Si ce n'est point du fait de notre imprudence, ce peut être du fait de l'imprudence des autres. Combien étaient partis pour de courts voyages ou de joyeuses excursions dont ils espéraient revenir bientôt, et qui en réalité partaient pour le grand voyage dont on ne revient pas !

Et même si S. Christophe vous préserve de tout accident, comme je le souhaite et comme je le lui demande de tout mon cœur, il vous faudra le faire un jour, ce grand voyage, car nous ne sommes tous que des pèlerins ici-bas, en route pour l'éternité. Eh bien ! demandons à notre Saint de nous protéger au cours de ce voyage, de tous le plus important, et de ne pas permettre que nous le finissions mal en mourant « de mauvaise mort. » Or, voulez-vous, m. f., connaître un sûr moyen d'éviter cette mauvaise mort ? Le nom de notre Saint nous l'indique. Soyons tous, comme lui, des Christophores, des porte-Christ, puisque tel est le sens du mot « Christophe. » Il est possible qu'il ait porté Jésus sur son épaule, comme l'affirme sa légende, mais il l'a certainement porté dans son cœur, où Jésus habitait par sa grâce.

Portons-le ainsi, m. f., tous et toujours, et nous n'aurons rien à craindre des surprises de la mort. Le fait de vivre habituellement dans l'amitié de Dieu nous vaudra sa protection pendant cette vie ; nous obtiendrons de lui plus abondamment la prudence, la prévoyance, le sang-froid, les réflexes, comme on dit volontiers, dont a besoin celui qui tient un volant. En tout cas, si quelque catastrophe nous jette subitement devant le tribunal de Dieu, nous serons prêts à paraître devant lui. Or, n'est-ce point là

l'important ? Puisque nous sommes tous des voyageurs ici-bas, en route pour le ciel, nous devons demander à S. Christophe, non pas tant de voyager longtemps que d'arriver sûrement au but.

Pour qu'il écoute plus volontiers nos prières, imitons également sa charité pour le prochain. Je ne vous demande pas de le prendre comme lui sur vos épaules, mais pourquoi n'offririez-vous point parfois une place dans votre voiture à ceux qui n'ont pas l'avantage d'en posséder une : à ce vieillard, à cet infirme, par exemple, que vous voyez cheminer péniblement sur la route, à ce malade, à cet accidenté qu'il faut en hâte conduire au médecin ou à la clinique, et — laissez-moi vous le dire tout simplement — même à votre curé, chargé de plusieurs paroisses et qui ne peut les desservir aussi bien qu'il le voudrait, faute de pouvoir s'y transporter ? « Ce que vous ferez au moindre des miens, en mon nom, disait Notre-Seigneur, c'est à moi que vous le ferez. » C'est donc, comme S. Christophe, porter Notre-Seigneur lui-même que de transporter dans vos voitures ses ministres ou ses membres souffrants. Il vous en récompensera, soyez-en sûrs, en commandant à S. Christophe et à vos anges gardiens de vous porter en leurs mains, afin que vous ne heurtiez ni les pierres ou les arbres qui bordent la route, ni ceux qui la sillonnent ; il vous en récompensera surtout en vous permettant de faire et de terminer heureusement le grand voyage de cette vie. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS AUX MERES CHRETIENNES SUR L'EGOISME [1]

I

SA NATURE

Il est, Mesdames, un sujet que, de prime abord, il peut paraître déplacé de traiter devant vous : c'est l'égoïsme. Supposer capable de ce détestable sentiment la portion de l'humanité que l'on regarde comme douée d'une grande faculté d'aimer, n'est-ce pas lui faire injure ?

Je vous accorde que l'égoïsme se rencontre plus fréquemment chez l'homme que chez la femme ; mais il suffit que la femme elle-même en offre, de nos jours surtout, le triste exemple, pour que je vous mette en garde contre ses atteintes. Nulle d'entre vous sans doute ne se reconnaîtra dans le portrait que j'en tracerai ; toutes vous voudrez faire en sorte de vous préserver de ce mal.

Nous en étudierons tour à tour la nature contagieuse, les sources, les caractères, les conséquences et les remèdes.

I. — *Sa nature*

Qu'est-ce que l'égoïsme ? C'est l'amour désordonné et exclusif par lequel on rapporte tout à soi.

Il y a un amour de soi qui est légitime et nécessaire. Pourquoi l'homme ne s'aimerait-il point ? Cet amour de soi est voulu par Dieu. Il l'a mis dans les moelles de l'humanité comme une grande loi de la nature. L'amour de soi est, en effet, la sauvegarde principale de l'individu dans les incessantes batailles de la vie. S'il ne s'aimait pas, croyez-vous qu'il soutiendrait longtemps la lutte ? Même, bien qu'il s'aime, que de fois la lassitude de vivre envahit son âme !

L'homme s'aime, mais il a fait de l'amour de soi ce qu'il a fait d'autres sentiments : il l'a dépravé, perverti, en dépassant les limites déterminées par le Créateur, en excédant toute mesure ; et ce fut l'égoïsme, ce venin que l'artificieux serpent infiltra dans son cœur au paradis terrestre. Là est son origine.

Encore une fois, l'homme a droit de se faire une place dans le monde, et même une bonne place. Mais il ne doit pas oublier qu'il n'y est pas seul, que les autres ont le même droit que lui ; et si, pour se procurer une large part de pain et de soleil, il lui faut lutter, ce ne doit être qu'avec des armes loyales. Hélas ! il a vite oublié la loyauté, il s'est précipité dans l'excès.

Depuis la chute originelle, l'égoïsme est devenu le fait universel de l'humanité. Il s'insinue dans toutes les puissances de l'homme, à tout âge, en tous lieux, dans tous les temps, dans toutes les conditions et les situations.

On le coudoie partout : dans la rue, en chemin de fer, en voitures publiques, dans les accidents, là où les foules se pressent et jusqu'à l'église. On y voit partout mettre en pratique les devises : « Chacun pour soi ! » et : « Au plus habile ! » Les autres, l'incommodité qu'on leur cause, les dommages que l'on occasionne, l'importunité à laquelle on se livre, on n'en a cure. « La charité, a dit quelqu'un, commence par soi-même et généralement en reste-là. »

II. — *Sa contagion*

Le paganisme a été l'apogée du règne de l'égoïsme. Affaibli, sinon vaincu, par le christianisme, on l'a vu se ressaisir avec la Renaissance, spasme moderne du vieux paganisme. La Réforme, avec son principe de libre-examen ; la Révolution, avec l'exaltation des droits de l'homme, ont rouvert les portes à l'individualisme, au culte du moi. Et je ne sais pas si jamais il a été aussi développé, aussi général qu'à notre époque. N'en cherchons pas aujourd'hui la raison. Constatons seulement la contagion de ce mal.

Que voyons-nous ?

L'égoïsme de l'individu. On vit au milieu des autres, non pour les servir, quand besoin est, mais pour se servir d'eux ; non pour leur bien à eux, mais pour le sien propre.

L'égoïsme du savant, du penseur, du philosophe, qui, au lieu d'employer ses lumières, ses aptitudes, à éclairer ses semblables, ne se propose que de faire du bruit autour de son nom par les doctrines les plus absurdes ou les plus subversives.

L'égoïsme de l'artiste, qui brave la pudeur, afin d'attirer les regards de l'humanité sensuelle, dont il connaît les passions.

L'égoïsme du littérateur, du publiciste, pour qui le ministère de la plume est un commerce, une forme de mercantilisme, une affaire, et qui ne craint pas de propager le mensonge, de répandre la corruption, de tromper, parce qu'il en réalise un grand profit.

L'égoïsme du commerçant, dont le gain rapide par tous les moyens concentre toutes les ambitions, absorbe toutes les activités.

L'égoïsme du capitaliste, dont la vie se passe à surveiller toutes les fluctuations de la Bourse, sinon même parfois à les créer.

[1] Voir, dans la *Prédication* de 1935, des Entretiens sur *la bonté*

L'égoïsme des patrons, qui trop souvent exploitent les besoins de l'ouvrier pour diminuer son salaire et s'assurer un plus grand profit.

L'égoïsme de l'ouvrier, qui, instruit à l'école du socialisme, dépense en deux jours ce qu'il gagne en six, n'arrive jamais à économiser, maudit la propriété et ne voit dans l'ordre social qu'une tyrannie organisée.

L'égoïsme de la classe bourgeoise, qui s'est désintéressée des affaires publiques, des questions sociales, parce que ses intérêts, sa tranquillité ne sont pas directement en cause, et qui, par son abstention, a préparé les pires catastrophes.

L'égoïsme de la famille, qui devrait avoir pour maxime : « Un pour tous, tous pour un, » mais qui fondée sur le calcul, sur l'intérêt, voit l'homme, la femme, le jeune homme, la jeune fille vivre chacun à sa manière, de son côté.

L'égoïsme de la femme, — devant un auditoire comme celui-ci, cette mention spéciale se justifie à vos yeux, n'est-il pas vrai ? — Appelée à juste titre la reine du foyer, la femme trop souvent entend que tous les égards soient pour elle. Elle se repaît de flatteries, d'adulations, d'hommages. Tout doit plier devant ses goûts, ses fantaisies, ses moindres désirs ; il n'est pas de dépenses, pas de sacrifices auxquels un mari ne doive consentir pour céder à ses exigences et satisfaire ses caprices.

Il n'est pas jusque chez *la mère* elle-même que parfois l'égoïsme ne se retrouve, soit qu'elle abandonne le soin de ses enfants à des mercenaires, soit qu'ayant élevé ses filles pour sa propre satisfaction, ou elle les détourne du mariage, ou elle poursuive de son antipathie celui à qui elles auront donné leur cœur.

Il me faudrait encore dénoncer l'égoïsme des maîtres et des serviteurs, l'égoïsme d'en haut et l'égoïsme d'en bas. Mais il est temps de m'arrêter.

Vous le voyez, l'égoïsme est un vice trop commun. Je n'avais même pas besoin de vous le démontrer : il y a longtemps que vous l'avez constaté vous-mêmes, et il n'est peut-être pas de jour que vous n'en fassiez l'expérience.

Si le mal est à ce point généralisé, il importe donc, Mesdames, vous qui avez l'ambition d'être de vraies chrétiennes, de vous préserver de son esprit ; et c'est pourquoi je me permets de compter sur l'intérêt que vous prendrez à cette série d'instructions et sur le soin de votre sanctification pour les mettre en pratique. Ainsi soit-il.

II

SES SOURCES

Mesdames,

L'amour excessif et souvent exclusif de soi, tel est l'égoïsme, dont nous avons entrepris l'étude. Vice fréquent, avons-nous constaté, que l'on retrouve partout et sous les formes les plus variées.

Aujourd'hui, nous en signalerons les sources ou les causes.

I

J'attribuerai une première cause à *l'inexpérience.* On a peine à se figurer ce que l'on n'a jamais éprouvé, à se faire une idée des souffrances, des privations, des peines que l'on n'a jamais eu à supporter. On ne les croit pas possibles ou on les minimise au point de les regarder presque comme inexistantes.

Beaucoup de femmes du monde ne se représentent pas une mansarde aux ais disjoints, un foyer sans feu, des lits sans draps, des enfants mal vêtus, des pères et des mères sans travail. Elles savent que ces misères existent, mais elles ne les voient pas, ou, si elles les ont quelquefois entrevues d'un œil distrait, elles n'y pensent plus au milieu de leur confort, emportées qu'elles sont par le tourbillon de la vie. Elles ont tout ce qui rend l'existence agréable et facile ; pourquoi s'inquiéteraient-elles du sort des autres !

Cette ignorance plus ou moins voulue des dénuements d'autrui amène donc d'étranges et tristes aveuglements.

II

Une seconde cause de l'égoïsme est *la perversité du cœur.*

Tout le monde sait le mot de Joseph de Maistre : « Je ne connais pas la conscience d'un scélérat ; je ne connais que celle d'un honnête homme : c'est affreux. » De fait, il y a chez les meilleurs d'entre nous, au moins à certains jours, des bassesses de cœur tout à fait humiliantes et honteuses.

N'est-ce pas une réelle immoralité, par exemple, qu'une locataire aisée et même riche, pouvant payer son loyer, ne le paie pas, ou qu'une personne chrétienne ne désintéresse pas sa couturière, sa modiste, ses fournisseurs, ou qu'on se livre de gaieté de cœur, avec habileté, sans scrupule, à certains accaparements, en disant : « Tant pis pour les autres ; chacun pour soi » ? Le tort, le dommage occasionné au prochain, on ne le veut pas directement, mais on y consent et on en est responsable en en posant sciemment la cause.

N'y a-t-il pas parfois aussi, dans le fond de certaines âmes, des désirs inavouables, le désir de prendre pour soi la meilleure part, la volonté de continuer, même en temps de crise, son luxe, sa vie de plaisir ? N'y a-t-il pas des riches semblables à celui de l'Evangile, qui refusent à plus d'un Lazare les miettes qui tombent de leur table ?

III

Une autre cause de l'égoïsme est *l'insouciance.*

On a fait à moitié exprès d'oublier une quête, une bonne œuvre. On ne dit pas tout à fait *non* d'abord au fond de son cœur, quand on reçoit un appel de charité ; mais on ne se presse pas, par calcul on met intentionnellement quelque retard, avec un certain désir d'en perdre la mémoire. — Volontiers on prend aussi pour règle de ne pas se hâter pour ce qui gêne ou ce qui coûte. On déteste l'exactitude, le souci des choses ; on regarde cela comme un assujettissement, comme une minutie, comme une importunité ; on a pour principe d'en prendre à son aise avec toute obligation ennuyeuse. On appelle cela de la largesse d'esprit, de la philosophie. Ainsi on ne fait une bonne œuvre que lorsqu'on y est forcé par une raison intéressée, et jamais spontanément.

IV

L'égoïsme a encore sa source dans un *vice d'éducation.*

Les parents n'ont pas su apprendre à leurs enfants, dès le bas âge, à se gêner, à respecter les droits ou les convenances d'autrui, à faire plaisir, à donner. C'est de bonne heure, en effet, qu'il faut les initier à la complaisance, à la serviabilité, aux prévenances, à la bienfaisance, au prélèvement sur leur

superflu en faveur des pauvres, des nécessiteux, des bonnes œuvres.

Pendant plusieurs années, je recevais, à l'approche du 1er Janvier, la visite d'un adolescent qui, sur le rappel de sa mère, m'apportait pour mes pauvres des jouets et une aumône offerts sur son superflu. Bel exemple, n'est-il pas vrai ?

Ne pas habituer dès le jeune âge les enfants à partager ce qui leur est donné en fait de gâteries, à secourir les malheureux, à faire quelques petits présents, c'est négliger un des côtés de leur éducation. Certains d'entre eux ont naturellement bon cœur ; mais les autres demandent à être formés progressivement à la pratique de la charité.

Comment ne m'élèverai-je pas ici contre la manière d'agir de certaines mères qui font de leurs petites filles des idoles, dont elles encouragent la vanité, dont elles flattent les goûts, dont elles subissent toutes les volontés ? A moins d'un heureux naturel, ces jeunes âmes deviennent fatalement égoïstes et transporteront plus tard dans leur foyer ce culte exagéré du moi.

Telles sont, Mesdames, les principales causes de l'égoïsme.

V

Donnons-leur leur vrai nom. Elles s'appellent l'orgueil, l'avarice, la paresse.

a) L'orgueil est ce qui a été le plus flétri par Dieu : « Il a dispersé les superbes d'un mouvement de son cœur. Il a déposé les puissants de leurs trônes et il a exalté les humbles. » L'orgueil est ce qu'il y a de plus opposé à Dieu, parce que l'orgueil est la négation de l'amour et que Dieu est amour. (I Jo., IV, 8).

Jésus a eu des indulgences touchantes pour tous les pécheurs et toutes les pécheresses ; il n'y a qu'un péché pour lequel il a montré d'irréductibles colères : c'est l'orgueil. Contre l'égoïsme superbe des pharisiens il a fait entendre ses malédictions et il est allé jusqu'à cette surprenante déclaration : « Les publicains et les femmes perdues vous précéderont dans le royaume des cieux. » (Matt., XX, 31).

b) Contre l'avarice, les malédictions de Jésus sont les mêmes que contre l'orgueil : « Malheur à vous, riches ! » dit-il. (Luc, VI, 24). Que ceux qui sont en possession de la fortune n'oublient jamais les lois providentielles. Les riches ne sont favorisés que pour le bien de la société ; c'est pour un bien général, et non pour leur jouissance personnelle, qu'ils sont riches. S'ils oublient ce principe, ils encourent devant Dieu de terribles responsabilités, et ils entendront au jugement retentir pour leur condamnation ces paroles justicières : « On ne peut pas servir à la fois Dieu et l'argent. » (Matt., VI, 24).

c) Enfin l'insouciance, le vice d'éducation, c'est de la négligence ou de la paresse. Et là encore l'Evangile est à citer : « Pourquoi vous tenez-vous tout le jour sans rien faire ? » (Matt., XX, 6). Malheur au figuier stérile : parce qu'il n'a pas porté de fruit, il sera maudit et arraché du sol ! (Mc., XI, 21). Malheur à celui qui a enfoui son talent sans le faire fructifier : c'est un serviteur inutile ; qu'on le mette dehors ! Et ainsi de suite.

Une évidence s'impose donc : c'est que les sévérités de l'Evangile sont pour ceux qui par leur étroitesse d'esprit, la perversité de leur cœur et leur insouciance, ont fait germer dans leur âme et laisser grandir l'égoïsme.

Que ces sévérités, Mesdames, exercent sur vous une crainte salutaire, cette crainte qui, au dire de l'auteur inspiré, « est le commencement de la sagesse » (Eccli., I, 16) ; qu'elles vous portent à vous examiner sérieusement, afin de découvrir et d'arracher les moindres germes de ce vice maudit par Jésus. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPETUELLE

VI

LA PRÉSENCE DU CHRIST PARMI NOUS

Mes frères,

Il y a sans doute bien des siècles déjà, en cette église qui vous est chère, à laquelle vous rattachent vos défunts et vos souvenirs et votre vie, un prêtre pour la première fois est monté au saint autel. Il a prononcé sur le pain et le vin les paroles toutes-puissantes de la consécration, et le Christ, vrai Dieu et vrai homme, est venu sanctifier par sa présence ce coin de terre qui constitue votre petite patrie. Evoquez, en cette fête, les années de cette présence dans le tabernacle de votre église, présence précieuse et bienfaisante, et souffrez que j'essaie de vous faire sentir la place qu'il tient parmi vous.

I. — *La foi n'est pas morte*

Si quelque esprit critique, abordant l'un d'entre vous et le prenant au dépourvu, lui disait : « A quoi peut bien vous servir, dans votre village ou votre cité, la présence de l'Eucharistie ? » l'interpellé aurait peut-être peine à répondre. Et pourtant, si l'on vous refusait le ministère du prêtre, combien, même parmi ceux qui n'en usent pas, se lèveraient pour protester ! — Quelle conclusion tirer de là ? Celle-ci : il y a dans vos âmes à tous la conviction, plus ou moins cachée et inconsciente, que la présence du Christ vous est nécessaire.

J'en veux pour preuve, déjà, la confiance que vous accordez au ministre de Dieu, représentant du Christ, quand vous lui envoyez vos enfants au catéchisme. C'est qu'en effet vous savez qu'il n'accomplit point là une œuvre servile et richement rétribuée, et que son but est tout désintéressement et charité ; vous savez aussi que la doctrine qu'il inculque à ces jeunes âmes est excellente, et va dans le sens de vos plus chers désirs ; que vos enfants, auprès de lui, ne peuvent que devenir meilleurs.

Mais quelle est donc cette doctrine que le prêtre enseigne à vos chers petits ? C'est la doctrine que le Christ a apportée à la terre de la part de Dieu. Et où le prêtre puise-t-il ce dévouement qui faisait dire à S. Paul : « Je me dépense et me dépenserai sans compter pour le salut de vos âmes, même si je suis moins aimé à mesure que je vous aimerai davantage » (II Cor., XII, 15), sinon dans le Cœur de Jésus qu'il reçoit à la messe chaque matin, avec qui il se rencontre chaque jour comme le mandataire avec son chef ?

Et quand vos enfants ont été nourris de ce pain de la vérité, quelle est pour eux votre ambition ? Les voir, revêtus de leurs habits de fête, mais surtout l'âme pure, le cœur débordant de confiance et de générosité, les voir agenouillés à la Table Sainte

et recevant leur Dieu. Car lequel d'entre vous, même s'il a depuis longtemps déserté ce banquet sacré, lequel oserait dire qu'à cet instant il a douté de la Présence eucharistique de Jésus ? lequel oserait dire qu'à cette minute il n'a pas senti se réveiller dans son cœur ému sa foi endormie ?

Mais, alors, pourquoi avez-vous eu pour vos fils cette ambition ? pourquoi avez-vous tenu si fort à cette rencontre de leur âme avec Jésus, sinon parce que ce Jésus, vous le croyez vivant, bon, généreux et dévoué à leur bonheur ? Et s'il leur arrive, dans la suite, de perdre cette amitié consacrée par leur Communion solennelle, de déserter à leur tour église, prêtre et sacrements, avouez que tout au fond de votre âme vous en aurez du regret.

Enfin, permettez-moi d'aller jusqu'au bout de mon raisonnement. Vous tenez tous, à l'heure suprême, à être reconnus comme disciples du Christ, à recevoir son pardon, et à passer par l'église avant d'être conduits au cimetière. J'en conclus que non seulement vous croyez au Christ Jésus, mais aussi que vous tenez à lui, et par des liens intimes et solides encore, malgré les apparences. De cela, je me réjouis et je vous félicite.

Et je conclus enfin que, tout au fond de votre âme, vous gardez un culte d'honneur, de confiance, d'amour à ce Jésus du Tabernacle, au Christ de votre Première Communion. Et si vous restez loin de lui, ce n'est pas précisément faute d'estime ou de foi, ce n'est point mépris de son amour et de ses dons ; c'est qu'il y a entre vous et lui des barrières et des obstacles que vous n'avez pas le courage d'abattre ou de franchir. Et je prends acte de cette étincelle ensevelie au fond de vos âmes pour rallumer en vous la flamme de la charité.

II. — *Jésus-Eucharistie et le prêtre*

S'il vous arrivait d'ouvrir l'Evangile, de parcourir quelques pages de ce captivant récit, vous seriez certainement intéressés par les faits et gestes du Christ, qui « a passé en faisant le bien » ; et peut-être songeriez-vous au grand bonheur des hommes qui ont pu voir le visage et le sourire de Jésus, entendre sa parole, assister à ses miracles, recevoir ses bienfaits. Qu'une telle présence devait être précieuse ! A défaut d'une présence, un simple passage, un court séjour de Jésus devait laisser derrière lui une traînée d'enthousiasme, de paix, de bonheur !

Et peut-être feriez-vous, avec quelque regret, la comparaison entre cette présence évangélique et la présence eucharistique. Voulez-vous avec moi réfléchir un instant ? Vous verrez que la différence n'est pas aussi profonde qu'elle vous paraît au premier abord, qu'il y a entre l'Evangile et l'Eucharistie de merveilleux rapprochements.

En effet, que faisait le Christ en sa vie publique ? Il allait par les chemins et les sentiers, par les bourgades et les villages, semant la parole divine, austère parfois, consolante toujours. Aujourd'hui, il se tait et se cache dans l'ombre du tabernacle. Mais le prêtre parle pour lui, en son nom. Pendant de longues années, il a dû, au Séminaire, se familiariser avec l'enseignement de Jésus, il a dû former son âme à la vertu, assouplir et enrichir sa pensée, réserver son cœur et sa tendresse, ayant pour programme le mot de S. Paul : « Ayez en vous les sentiments du Christ Jésus. » (Phil., II, 5).

Bien loin de croire qu'il en sait assez, il continue par l'étude et par la prière, plusieurs heures chaque jour, de se tenir uni au Christ, et sa messe est le centre de sa vie, la rencontre avec son divin Maître. Après cela, il peut parler, et la parole de Jésus se vérifie : « Qui vous écoute, m'écoute. » (Luc, X, 16). D'ailleurs, si instruit qu'il soit de la doctrine chrétienne, si fidèles que soient sa pensée et son enseignement, il ne s'est point arrogé la place qu'il occupe au milieu de vous, mais, par des intermédiaires qualifiés, et sans qu'il y ait solution de continuité, c'est du Christ lui-même qu'il a reçu son mandat : « Allez, enseignez toutes les nations,... leur apprenant à observer tout ce que je vous ai dit. » (Mt., XXVIII, 19, 20).

De cette mission, le prêtre s'acquitte non seulement dans la prédication dominicale, mais encore dans l'enseignement du catéchisme, dans les visites à domicile, dans les livres dont il facilite la lecture, dans les conseils qu'il donne, surtout au saint tribunal de la pénitence. Il n'est pas jusqu'à son habit et à son genre de vie qui ne soient un enseignement.

Les malades, direz-vous, étaient l'objet d'une paternelle sollicitude du Christ. — Mais aujourd'hui encore le prêtre visite ceux qui souffrent, leur porte des paroles d'espoir, de courage ; bien plus, par ses mains sacerdotales, Jésus va lui-même au malade qui ne saurait venir à lui, non pas seulement dans sa maison comme autrefois, mais dans son cœur. Et si la mort frappe à la porte, l'Onction suprême est là pour fortifier l'âme, adoucir les dernières souffrances, apporter la paix et faciliter le grand passage.

Habituez-vous, m. f., à voir ainsi toujours, derrière le prêtre accomplissant son ministère, le Christ en personne.

Figurez-vous un homme qui poursuit avec un courage inlassable ses patientes recherches, qui accumule les expériences jusqu'à la découverte d'un remède salutaire pour l'humanité : nommons Pasteur, si vous voulez. Eh bien ! vous voyez les gestes, les actions extérieures ; mais la pensée, l'intelligence, le génie, l'âme en un mot, principe et cause de tout, vous échappe. Songerez-vous pour autant à la nier ? — De même, le prêtre parle, prie, travaille, agit ; vous assistez à ses œuvres et à ses entreprises apostoliques ; mais songez à l'âme qui donne à cette activité vie et fécondité, et qui est la présence de Jésus dans son Eucharistie. Si l'âme venait à manquer, le corps n'aurait plus de vie ; si l'action de Jésus venait à cesser, l'œuvre du prêtre serait vide et stérile.

Dites-vous que par son Eucharistie et par son prêtre, Jésus continue parmi vous tout le mystère d'amour de sa vie publique.

III. — *L'œuvre du prêtre et de l'Eucharistie*

Et maintenant que je vous ai fait sentir à quel point l'œuvre du Christ et celle du prêtre se compénètrent et s'unissent, voyons quelle est leur utilité commune, et l'avantage de leur présence et de leur action. Ici encore un esprit superficiel serait fort tenté de conclure hâtivement à leur absolue inutilité : inaptitude de l'esprit étroit et borné à découvrir les causes souvent mystérieuses et lointaines des effets tangibles.

Des doctrines modernes ou plutôt anciennes déjà, mais qui tendent aujourd'hui à triompher, osent prétendre que le bonheur se trouve exclusivement dans

les avantages matériels. L'erreur est évidente : l'homme étant composé d'âme et de corps, sa félicité exige la satisfaction de l'esprit et du cœur autant et plus que celle du corps. Est-ce le mensonge et la calomnie qui éclaireront les esprits ? est-ce la haine qui rassasiera les cœurs et séchera les larmes ? est-ce la perspective d'une mort sans lendemain qui satisfera notre désir de vie et de bonheur éternels ? Il faut tout l'aveuglement d'un esprit borné pour vouloir faire la triste expérience qui, loin de rendre aux hommes le paradis, ferait de la vie même d'ici-bas un véritable enfer.

Veuillez donc réfléchir, m. f., et comprendre que, sur la terre, il n'y a pas de plus grand serviteur du bien commun que le Christ. Pour votre bonheur éternel, il est mort sur la croix. Voulez-vous être à jamais à l'abri de la mort ? Il vous dit, avec toute son autorité, appuyée sur ses miracles : « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra ;... je le ressusciterai au dernier jour. » Voulez-vous être entourés d'affection, de sympathie ? Il vous dit : « Le Père vous aime » (Jo., XVI, 17) ; il dit au prochain : « Aimez-vous les uns les autres. » (Jo., XV, 12). Voulez-vous échapper à la médisance, à la calomnie ? Il dit : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés. » (Luc, VI, 37). Voulez-vous obtenir le pardon de vos fautes, vous réconcilier avec celui que vos faiblesses ont peiné ? Il dit : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons. » Voulez-vous qu'on respecte vos droits ? Il dit : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » (Luc, XII, 17).

Et il y a encore des hommes, au siècle où nous vivons, pour chercher le secret du bonheur ! Mais il y a dix-neuf siècles que le Christ l'a apporté au monde, et si les hommes n'avaient pas obstinément fermé leurs yeux à la lumière, si leur cœur s'était ouvert à la confiance et à l'amour, la terre aurait changé d'aspect. Le bonheur, il était dans la crèche de Bethléem, dans la paix promise aux hommes de bonne volonté !

Si donc on vous posait cette question : « Mais à quoi peut bien servir la présence du Christ parmi vous ? » vous pourriez répondre : « A quoi elle sert ? Mais à nous rappeler que le bonheur est au bout de nos maux, un bonheur indicible, infini, éternel ; mais à nourrir en nous l'espérance qui fait vivre ; mais à nous enseigner la justice et la charité d'où naissent la paix et l'ordre, éléments du bonheur.

« Et comme il ne suffit pas de voir clair pour marcher droit, le Christ et le prêtre sont encore là pour nous aider, par l'exemple, par les sacrements, pour nous donner des énergies morales : la force de caractère, la maîtrise sur nos passions, l'amour de la vertu, la fidélité au devoir.

« Et parce qu'il y aura toujours, autour de nous et au-dessus de nous, des aveugles pour nous égarer, des lâches pour nous abandonner, des méchants pour nous faire souffrir, Jésus et le prêtre sont là pour nous préserver de la haine, de la révolte qui ne sont pas des remèdes, pour nous enseigner le pardon et l'amour, et pour nous consoler.

« Enfin, parce que nous-mêmes nous avons nos faiblesses et nos lâchetés, ils sont là pour nous guérir, pour nous relever, pour nous préserver du découragement. Et quand viendra la mort, — nul de nous n'y échappera, — ce sont eux qui nous parleront de vie éternelle et qui nous introduiront dans le séjour de l'éternelle paix. »

Voilà ce que vous direz si l'on vous demande : « A quoi sert le Christ parmi vous ? »

* *

Le soir de Pâques, deux disciples faisaient route vers le bourg d'Emmaüs ; le Christ les aborde sous la figure d'un étranger, les accompagne jusqu'au village, accepte leur charitable invitation, puis s'assied à leur table. « Il prend du pain, prononce une bénédiction, le rompt et le leur donne. Alors, leurs yeux s'ouvrent, et ils le reconnaissent. » (Luc, XXIV, 30). Puissent les quelques paroles que je vous ai adressées, m. f., vous permettre de reconnaître en Jésus présent ici dans son Eucharistie votre meilleur ami ! Puisse votre âme lui redire, avec une foi ardente, avec un grand amour, la prière des disciples : « Restez avec nous, Seigneur ! » Restez toujours avec nous ! *Amen.*

ALLOCUTIONS POUR DES FUNERAILLES

Pour les funérailles de M. le Chanoine Guillaume, aumônier des Petites Sœurs des Pauvres à St-Dizier, le 4 juin 1937 [1]

SUPÉRIEUR DE COLLÈGE, AUMÔNIER DE VIEILLARDS

Qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit. (Mt., XVIII, 5).

Excellence [2], Vénérés confrères, Mes frères,

Ainsi parlait Jésus au cours des entretiens particuliers qu'il avait avec ses Apôtres dans l'été de l'an 29. Après leur avoir donné une leçon d'humilité, après avoir proclamé la nécessité de l'enfance spirituelle, il ajoutait : « Qui reçoit un de ces petits en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. » Huit ou neuf mois plus tard, le Mercredi Saint, esquissant les perspectives du jugement dernier, il disait, parlant de lui-même, sous les traits du roi justicier : « Ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Au lendemain de la mort qui nous endeuille, ces deux paroles du Maître se sont présentées naturellement à mon esprit comme une base solide à nos espoirs confiants sur le sort éternel du prêtre qui, après avoir donné la plus large part de sa vie à la formation chrétienne de l'adolescence, a consacré la dernière phase de son existence au soulagement moral de ceux et celles qui, aux yeux du monde, peuvent passer pour les moindres d'entre les frères du Christ Jésus.

Ces paroles du Sauveur, j'aurais aimé, condisciple et ami du défunt, à les méditer silencieusement auprès de ce cercueil en fonction de la vie qui vient de se clore. Mais, Directeur diocésain de l'Enseignement libre, j'ai mission de rendre un suprême hommage de reconnaissance à celui qui fut, pendant tant d'années, d'abord professeur puis supérieur au Collège de St-Dizier. Je dois aussi, Excellence, affirmer ce que votre seule présence atteste éloquemment, l'estime affectueuse dont vous avez hérité de

[1] Prononcée par Mgr H. Moissonnier, Vicaire général.
[2] Mgr Choquet, évêque de Langres.

vos prédécesseurs pour M. le chanoine Guillaume. Je dois présenter l'expression de votre sympathie douloureuse aux membres de la famille, au clergé de la ville et du doyenné de St-Dizier, aux confrères du cours, à vous tous, mes frères, à la Ville entière, dont la Municipalité, par un geste délicat qui l'honore et dont je la remercie, a voulu se faire représenter aux obsèques. Je dois l'offrir pareillement aux Petites Sœurs des Pauvres et aux vieillards auxquels elles prodiguent leur dévouement. Je dois surtout m'en faire l'interprète auprès des anciens professeurs et des anciens élèves du Collège, auprès de ceux aussi qui, héritiers d'un passé glorieux, tiennent à honorer ceux qui ont travaillé à le maintenir.

A vos religieuses et paternelles condoléances, permettez, Excellence, que je joigne celles de Monseigneur Ginisty, évêque de Verdun, condisciple du défunt, et celles de Monseigneur Flocard, évêque de Limoges, son compagnon d'ordination.

Souffrez enfin, qu'au nom des survivants du cours, en votre nom à tous, confrères vénérés, je dépose au pied de ce cercueil le tribut de notre fraternelle douleur, avec la promesse d'un souvenir fidèle au Saint Sacrifice.

* *

Léon-Albert Guillaume naquit à St-Dizier, tout près du Collège et comme à l'ombre de sa flèche, le 8 novembre 1864. Son père, modeste artisan en chaussures, était un chrétien convaincu ; il fut l'un des premiers membres du Cercle ouvrier avant d'en devenir, plus tard, le dévoué président. Dès l'âge de 4 ans, le jeune Léon entra au Collège, dans la classe enfantine, tenue alors par les Sœurs de la Charité de Besançon ; il resta dans cet établissement jusqu'à la philosophie inclusivement, fournissant ainsi un record de scolarité dans la même maison. Ce que fut l'élève au cours de cette ascension studieuse, les témoins du passé nous l'apprennent : leur modèle, d'une régularité exemplaire, fécondant par un travail consciencieux un fonds déjà riche, se plaçant en tête de cours et couronnant ses nombreux succès par de brillants examens devant l'Université. — Dieu avait déposé dans l'âme de l'adolescent les aptitudes intellectuelles et morales, premier germe de la vocation sacerdotale. Mais en ce germe, la sève sommeillait ; la Providence plaça près de l'étudiant un éveilleur d'âmes dans la personne de M. le chanoine Cousin, dont l'influence sur la formation religieuse et morale du jeune Guillaume fut aussi profonde que durable.

En sortant du Collège en 1882, à 18 ans, Léon Guillaume était un jeune homme à la santé délicate, légèrement indécis encore sur son avenir. Pour se fortifier tout ensemble et fixer sa voie, il entra comme précepteur, pour deux ans, dans la famille Robert. Ces circonstances expliquent comment, lorsque sa résolution fut définitive, il s'orienta vers un Séminaire de la capitale, en climat séquanien, plutôt que d'affronter l'austérité de notre maison et les rigueurs du rocher lingon. Il posait, l'un des premiers, un exemple qui devait être suivi, mais pas toujours jusqu'au retour dans le diocèse.

A St-Sulpice, l'abbé Guillaume eut comme condisciples, je l'ai dit déjà, l'abbé Ginisty, plus tard évêque de Verdun ; les futurs prélats, NN. SS. Patenôtre, archiprêtre de Troyes, Reymann, de vénérée mémoire, et Loutil (Pierre l'Ermite) ; les chanoines Piffaut, d'Autun, Patau et de Villeneuve. Il devait entretenir avec tous des relations cordiales qui furent l'un des charmes de sa vie sacerdotale. Formé par M. le chanoine Cousin à ses méthodes pédagogiques, spécialement à l'art d'enseigner la religion à l'enfance, il fut choisi comme directeur des catéchismes et l'on garde, me dit-on, un souvenir vivant de la manière dont il s'acquitta de cette mission.

Diacre, il revint dans le diocèse pour seconder, à St-Dizier, les Pères Jésuites qui, sous le supériorat nominal de M. Cousin, venaient de prendre en main les rênes du Collège. Il fut adjoint, dans la direction d'une division, au R. P. de Nicolaï, et il dut beaucoup à ce dernier pour la connaissance de l'esprit et des méthodes de la Compagnie.

L'année suivante, le 15 juin 1889, l'abbé Léon Guillaume fut ordonné prêtre dans la cathédrale de Langres des mains de Monseigneur Larue. De nombreux confrères l'accompagnaient à l'autel, entre autres le futur évêque de Limoges. D'autres membres du cours, trop jeunes, attendaient ; ils devaient rejoindre plus tard, et en 1891, après l'ordination de l'abbé Simonot, ce cours comptait 23 prêtres. Qui nous rendra une pareille fécondité ! C'est en cette église Notre-Dame que le jeune prêtre chanta sa première Messe ; c'est ici qu'il rêvait de solenniser, dans deux ans, ses noces d'or. L'homme propose et Dieu dispose. Combien, dans la brillante phalange que je rappelais tout à l'heure, combien peu réaliseront ce rêve, entrevu ou caressé !

Prêtre, l'abbé Guillaume rejoignit son poste au Collège. Il fut chargé pareillement, je crois, des leçons d'allemand, et d'un cours de sciences naturelles pour lesquelles il se sentait un goût particulier. Le jeune professeur ne tarda pas à prendre emprise sur ses élèves par un mélange de fermeté et de bonté où cette dernière vertu déjà dominait. Sa valeur intellectuelle servait son ascendant, il avait été un « premier de cours » (les élèves le savent bien vite). Intelligence ouverte, esprit curieux, il était épris des inventions modernes, suivait notamment tous les progrès de la technique ferroviaire à laquelle il portait un intérêt que j'oserais dire passionné. Il avait la parole et la plume également faciles, manifestait des goûts artistiques et ne dédaignait pas d'être poète à ses heures. Il en fallait moins pour que le sentiment d'une supériorité inspirât aux élèves respect et docilité. Par ailleurs, son aménité patiente facilitait ses rapports avec le personnel enseignant, plutôt hétérogène, au milieu duquel il évoluait. Il avait la confiance des religieux ; aussi, alors que les professeurs séculiers allaient s'égrenant l'un après l'autre, il demeura jusqu'au bout le collaborateur des Pères. Quand ceux-ci remirent le Collège aux mains de Monseigneur Herscher, ils désignèrent eux-mêmes l'abbé Guillaume comme le prêtre le plus propre à diriger le personnel diocésain futur.

C'est le 10 août 1900 qu'il fut nommé Supérieur et, le même jour, chapelain de la Cathédrale. La mosette de chanoine ne devait pas tarder à venir : elle arriva pour le jour de l'An de l'année suivante.

Une tâche ardue s'offrait au nouveau Supérieur. Il fallait endiguer l'exode des élèves trop portés à suivre leurs anciens maîtres ; il fallait recruter un personnel ; il fallait enfin remeubler une maison laissée presque vide. L'abbé Guillaume se mit à la besogne avec l'énergie d'une vie en maturité, avec un optimisme confiant, justifié par l'appui des supérieurs et par la conscience de sa préparation providentielle.

En fait, le choix était heureux.

Aux dons intellectuels rappelés plus haut, l'abbé Guillaume joignait les qualités du supérieur : finesse d'observation, harmonieux équilibre des facultés, maturité et pondération du jugement, tact, prudence, discrétion. Ces qualités facilitèrent ses rapports avec le personnel, non moins qu'une bienveillance de jugement, fille, chez lui, de la charité. Elles rendirent aisées les relations avec les familles. Auprès de celles-ci, il bénéficiait, du reste, d'une faveur préconçue. N'était-il pas né à St-Dizier, Bragard authentique, en connaissant la mentalité et n'ayant point à s'y adapter pour la diriger ? Il savait écouter patiemment doléances et recommandations, montrait de l'intérêt pour l'élève en cause, de telle sorte que les parents repartaient convaincus que leur fils était, de la part du Supérieur, l'objet d'une particulière sollicitude. Quant aux élèves, le Supérieur eut à cœur de les régir plus par la douceur et par la bonté que par la force. C'est un système excellent, mais qui offre des écueils. Heureusement, chez le chanoine Guillaume, la forte prestance, la dignité du maintien, la gravité de la démarche, un tantinet solennelle, venaient à la rescousse du prestige et imprégnaient d'autorité la douceur et la bonté.

Après quelques années, la Providence demanda au jeune Supérieur un acte de charité collective. A la suite de la Séparation, le Petit Séminaire de Troyes se trouvait sans abri ; il vint demander asile au Collège de St-Dizier, les relations de cette ville avec l'Aube étant faciles. On dut se gêner un peu, beaucoup peut-être ; mais on réussit à s'aménager côte-à-côte. La vertu des Supérieurs aidant, les deux groupes familiaux vécurent en une heureuse harmonie sous l'hégémonie de M. le chanoine Guillaume. Ce fut profit pour les élèves du Collège ; la piété des séminaristes leur servait d'exemple ; les aptitudes de ces ruraux, pour la plupart, et leur ardeur au travail formaient, dans les classes où l'on fusionnait, un stimulant pour les jeunes citadins auxquels leur naturel et leur éducation rendaient cette émulation singulièrement utile. Monseigneur Monnier reconnut le service rendu, en nommant M. Guillaume chanoine honoraire de sa Cathédrale, et la présence ici de M. le Supérieur du Petit Séminaire atteste que le souvenir de ce service demeure fidèlement dans le clergé troyen.

* *

Vint la guerre. Comme beaucoup d'autres, M. le chanoine Guillaume ne crut pas à sa durée. Cette illusion, sans doute, ne fut pas étrangère à la décision qu'on prit de fermer complètement le Collège. Il devint un hôpital, hôpital de la Croix-Rouge d'abord, puis hôpital d'évacuation. Avec l'agrément de son évêque, le chanoine Guillaume s'offrit pour en être l'aumônier officieux. On le vit, dès lors, passer ses journées au chevet des malades et des blessés, leur prodiguant, comme jadis à ses élèves, des trésors de patience, de dévouement et de bonté. Il réussissait ainsi, presque toujours, à les ramener à Dieu avant le trépas ; il les conduisait ensuite à leur dernière demeure. Que de fois en quatre ans il dut faire le long trajet qui sépare le Collège du cimetière de La Noue ! Soucieux des angoisses des familles, il prenait des notes sur tous ceux qui passaient, afin de pouvoir satisfaire ensuite les curiosités légitimes.

C'est ainsi qu'il fit la guerre, dans l'obscur dévouement d'une tâche ignorée, lui que son âge exonérait de tout service. Il s'y fatigua, on peut dire qu'il s'y usa. Aussi, quand après la fin des hostilités on put songer à réinstaller le Collège, le chanoine Guillaume fut effrayé de la tâche qui de nouveau l'attendait. Il fallait, cette fois encore, recruter un personnel, courir à la recherche des élèves qui s'étaient égaillés un peu de tous côtés, réadapter la maison à sa destination première. Bref, il fallait refaire ce que vingt ans plus tôt il avait réalisé. Mais vingt ans avaient passé ; le chanoine Guillaume ne se crut pas en état de recommencer l'œuvre et, au mois de septembre 1919, il donna sa démission. Une phase se fermait ainsi dans son existence. Durant de longues années, il avait doté d'une saine culture, formé à l'amour agissant du Christ de nombreuses générations, il était en droit d'espérer que pour lui se réaliserait un jour la parole du prophète Daniel : « *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates*. Ceux qui en auront formé d'autres en grand nombre à la justice véritable seront comme les étoiles auxquelles le firmament doit sa clarté, et cela pour l'éternité sans fin. » (Daniel, XII, 3).

* *

Une nouvelle phase allait donc s'ouvrir dans la vie de M. le chanoine Guillaume, non sans quelque analogie avec la première. Il avait consacré la plus grande partie de son existence à la formation des jeunes ; il allait maintenant se pencher sur cette seconde enfance que forme la vieillesse infirme. Il fit l'apprentissage de ce nouveau mode de dévouement au chevet de sa mère, devenue impotente et, partant, quelque peu difficile. Il entoura ses dernières années d'une atmosphère de chaude tendresse et lui prodigua, durant deux ans, des attentions, des prévenances, des soins, dont le caractère filial ne diminuait pas le mérite surnaturel.

En 1921, l'aumônerie des Petites Sœurs des Pauvres se trouvait vacante; le chanoine Guillaume l'accepta volontiers. Les petits vieux et les petites vieilles allaient remplacer ses jeunes élèves d'antan ; il leur témoignerait la même douceur et la même bonté.

Les enfants, les grands comme les petits, aiment les gâteries. Bonbons, friandises, tabac, argent même, passaient constamment des mains de l'aumônier dans celles de ses solliciteurs. Et ce n'était là qu'une des formes de sa charité bienfaisante, dont toutes les Œuvres ont expérimenté la générosité.

Mais si le chanoine Guillaume allait aux corps, c'était avant tout pour atteindre les âmes. A celles-ci il rompait le pain de la doctrine dans des allocutions merveilleusement adaptées à leur portée mentale. Il s'efforçait de gagner leur confiance : pour cela il voyait ses vieux et ses vieilles, chaque jour, après la sainte messe et à dix heures montait aux infirmeries. Il écoutait avec une patience inlassable des racontars interminables en vue d'obtenir plus tard des confidences plus intimes. Ces ouvertures de la confession, il avait à cœur de les multiplier en dépit de la fatigue qu'elles lui imposaient.

Dans ce travail des âmes — ce n'est que justice de le constater — il était admirablement secondé par le dévouement de ces vierges qui ont consacré toutes leurs énergies affectives et agissantes au Christ envisagé dans ses membres infirmes. Il eût voulu les payer de retour. Il leur donnait, du moins, l'exemple de sa régularité sacerdotale. Levé chaque jour de très bon matin, il faisait précéder sa messe de six heures

d'une oraison prolongée. Il s'acquittait des fonctions du service divin avec une dignité grave, une piété édifiante. Il était heureux de se sanctifier au contact de ces âmes éminemment religieuses, heureux de pouvoir se retrouver plus prêtre que jamais, libre désormais de consacrer à sa vie intérieure des loisirs jadis trop raréfiés.

Ces loisirs lui permettaient des relations avec les confrères. Elles demeuraient, comme par le passé, empreintes de la plus grande cordialité. La première impression d'un abord un peu distant par sa solennité s'évanouissait bien vite dans le charme d'une conversation où la verve du conteur émérite pouvait se donner librement carrière. Et c'est ainsi qu'il provoquait, par la confiance, chez plusieurs, chez beaucoup peut-être, des ouvertures de conscience faites pour réjouir son âme sacerdotale.

Il n'oubliait point son cher Collège, il s'intéressait à sa vie, prenait part à ses joies et à ses deuils et apportait dans les Conseils d'Administration les lumières d'une expérience prudente.

Et les années passaient, semblables les unes aux autres, coupées généralement vers la fin du printemps par une quinzaine de vacances qu'il prenait habituellement dans la région parisienne, à Versailles, à Fontenay, dans des foyers tendrement aimés.

Mais l'âge faisait son œuvre. Ceux qui ne voyaient que rarement M. le chanoine Guillaume s'aperçurent, il y a quelques mois, qu'il s'alourdissait. Lui-même n'était pas sans constater une fatigue anormale. Dimanche dernier, après avoir fait tous ses offices, il voulut encore assister à la procession du Très Saint Sacrement, faire une apparition à la kermesse du Collège, donner à un voisin une marque touchante de sympathie ; le soir, il avoua, dans une confidence ingénue, combien tous ces efforts « pour faire plaisir » l'avaient exténué. Le lundi, il songeait à son voyage de vacances et demanda un indicateur. L'ami qui le lui remettait fut frappé d'une légère dépression du visage qui n'était point coutumière. C'était le travail de la congestion qui commençait. Mardi matin, il eut le courage de se rendre chez M. le Doyen, lui portant une obole pour sa kermesse. Rentré, il se mit à table vers 11 h. 1/2 ; saisi brusquement par de violentes douleurs, il dut s'aliter ; mais il trouva, dans son énergie morale, la force encore de se relever pour accueillir un enfant. Bientôt, à un prêtre ami qui accourait, humblement il demandait l'absolution et comme celui-ci l'encourageait au milieu de ses souffrances : « Oh oui, dit-il, j'ai confiance, j'ai tant aimé la Sainte Vierge ! » Ce furent presque ses dernières paroles. L'ami s'était retiré, sur son invitation, ne pressentant pas la fin. Quand, rappelé, il revint en hâte apportant les Saintes Huiles, le chanoine Guillaume expirait, assisté, dans sa courte agonie, par la pieuse personne qui, depuis plusieurs années, l'entourait d'un dévouement aussi religieux qu'attentif. C'était au premier jour du mois consacré au Cœur miséricordieux de Jésus.

Ce trépas foudroyant soulignait une fois de plus en traits de feu la recommandation du Maître : « *Et vos estote parati.* Et vous aussi soyez prêts. » C'est l'enseignement de cette mort.

La leçon de la vie, déjà je l'ai rattachée aux deux paroles de Jésus : savoir reconnaître le Christ dans les membres de son corps mystique, surtout chez les petits et chez les déshérités d'ici-bas ; se pencher vers eux pour les servir ; leur donner, sans compter, les témoignages de douceur patiente, de dévouement et de bonté ; gagner ainsi leur cœur non pour arrêter sur soi-même leur affection, mais pour la porter jusqu'à Jésus.

M. f., la Providence vous a confié deux perles : votre Collège, l'Hospice des Petites Sœurs des Pauvres. Entourez-les de votre attachement ; soutenez-les par un dévouement effectif afin de les garder toujours. C'est la première marque de gratitude que vous pourrez donner à M. le chanoine Guillaume.

Vous lui témoignerez aussi votre reconnaissance en assurant des héritiers à son sacerdoce. Je n'insiste pas, puisque ce devoir est ici compris. Mais puissent tous ceux qui vont, à son exemple, demander ailleurs une culture plus soignée l'imiter jusqu'au bout, ne point reculer devant la perspective d'un poste obscur dans un diocèse ignoré. Ils témoigneront ainsi qu'ils ont compris la pensée de Jésus sur l'amour des petits, sur la bienfaisance à l'endroit des moindres de ses frères.

Le dernier témoignage de reconnaissance qu'attend de vous le cher défunt, ce sont vos suffrages pieux pour le repos de son âme. Si pure, si sainte qu'ait été la vie, l'humaine faiblesse laisse communément, dans les existences sacerdotales, un déchet de misère tributaire des flammes expiatrices du purgatoire. Voilà pourquoi nous avons prié et nous continuerons tous de le faire afin que le Christ Jésus, que le chanoine Guillaume sut discerner sous les espèces de l'enfant et du vieillard infirme, se révèle bientôt à son serviteur dans le face à face de son humanité glorifiée. Ainsi soit-il.

VARIA

LA PAROISSE : SES AMIS ET SES ENNEMIS

Mes frères,

Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise par l'empereur Constantin et que la religion se fut répandue au sein des nations, il devint nécessaire d'établir des centres religieux, de construire en chacun d'eux un lieu de culte, et de préposer à son administration un ministre de l'Eglise, un représentant de l'évêque. Ces groupements de fidèles prirent le nom de *paroisses* et leur chef celui de *curé* ou *pasteur*.

La paroisse, qui est une partie plus ou moins grande de cette portion du troupeau de Jésus-Christ que l'on appelle *diocèse* et à la tête duquel se trouve l'*évêque*, la paroisse se présente donc comme une véritable famille, dont les membres sont comme des frères, objets de la sollicitude du même père qui en a reçu la charge.

L'Eglise a tracé aux pasteurs des âmes leurs devoirs, leurs attributions ; et, si elle veut qu'ils soient attachés, dévoués à leurs ouailles, elle demande également à celles-ci de se reconnaître envers eux des obligations correspondantes.

Ces obligations se déduiront d'elles-mêmes après que je vous aurai dit brièvement quels sont les amis et les ennemis de la paroisse.

I. — *Ses amis*

Quels sont les amis de la paroisse ? — Ce sont les bons paroissiens.

Un bon paroissien est celui pour qui l'église paroissiale est son second foyer, qui aime à y venir,